

I. I. U.

II

1308

L

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

SOUS LA DIRECTION DE

N. IORGA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

TOME XIII

EXTRAIT

Y-A-T-IL EU UN MOYEN-ÂGE
BYZANTIN?

PAR

N. IORGA

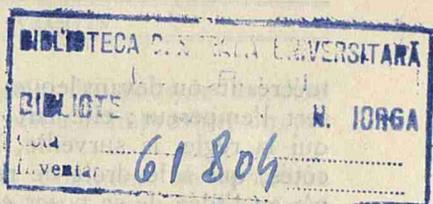
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE



CULTURA NAȚIONALĂ
BUCUREȘTI

1927

II 1308 L



Y-A-T-IL EU UN MOYEN-ÂGE BYZANTIN ?

PAR

N. IORGA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

— Communication faite au second Congrès d'études byzantines, à Belgrade —

L'empire byzantin a-t-il eu, dans son long développement, de mille ans — puisqu'on a abandonné enfin l'idée de son immobilité — un moyen-âge ? Forme locale provisoire, devenue par le hasard des circonstances permanente, définitive de l'Imperium unique, comprenant un nombre indéfini de nations et se servant d'un nombre tout aussi indéfini de langues, qui étaient toutes siennes, a-t-il changé jamais son sens romain, antique, pour emprunter celui qui distingue le moyen-âge, tel qu'on le considère en Occident ?

La question ne nous paraît pas oiseuse. Sa solution peut avoir une influence sur les divisions qu'on cherche à introduire dans les siècles de l'histoire de Byzance, divisions qui sont généralement superficielles ou d'une légitimation insuffisante, étant fixées d'après une partie seulement des caractères de cette histoire si complexe et d'une si délicate composition, d'une synthèse si fluide.

I. Le moyen-âge occidental vécut dans les formes immuables de l'Empire et de l'Église. Byzance garde soigneusement la première; plus que cela, elle lui subordonne, lui sacrifie même tout. Par dessus les révolutions et les crimes, l'idée impériale conserve son caractère sacré, divin, d'après l'institution de Constantin. Comme jadis sous les Césars maîtres du monde civilisé, il ne vit dans les barbares, même dans ceux qui avaient des États aux grandes origines lointaines, touchant aux Monarchies hiératiques de l'Orient, que des sujets révoltés ou des non-initiés à leur suprême devoir, qui serait celui de reconnaître la majesté impériale, seule légitime. Avoir la permission du sacré palais, pouvoir se recouvrir des vêtements sacrés de la tradition, porter la couronne des basileis «gardés par Dieu» était le but suprême et lavait de tous les crimes commis pour arriver là.

Il en est autrement de l'Église.

Ici elle n'est pas l'autre forme de l'Empire, avec lequel elle peut s'entendre pour rétablir l'unité nécessaire envers les fidèles et les

mécraints ou devant lequel elle peut se dresser en concurrente. L'Église sert l'empereur; elle fait partie des moyens d'action de l'empereur qui la règle, la surveille, la corrige. Jamais, avec le maître laïc aux côtés, qui a le droit de réglementer son existence, l'Église d'Orient n'a eu l'idée de se poser en concurrente, sauf les opinions passagères d'un Michel le Cérulaire à la moitié du XI-e siècle. Tous ses efforts de se gagner un prestige à elle furent dépensés en pure perte; le patriarche de Constantinople apparaît et disparaît à un signe du souverain qui, en héritier du fondateur, décide même dans les questions de dogme. Car c'est un dogme à Byzance que l'*ἄξιωμα* de l'empereur lui permet de trancher, lui seul parmi les laïcs, les questions de foi¹. Si, au XIV-e, au XV-e, siècle, quand l'Empire, ruiné par les guerres slaves et menacé, maintenant, aussi par les Turcs ottomans, est en pleine déchéance, sous les derniers Paléologue, le Siècle oecuménique, dont l'importance à l'égard des autres Patriarcats s'est beaucoup accrue, d'un siècle à l'autre, conduit un large et hardi mouvement pour se rattacher des provinces, Moldavie, Russie de Kiev, qui vivaient en dehors des règles canoniques, c'est que la grécité nationale, maintenant dominatrice sur les restes du monde romain d'Orient, n'a pas un seul moyen de maintenir son influence. Alors même, le chef de l'Église constantinopolitaine se défend de s'ériger en mentor des souverains, d'autant moins en concurrent de leur pouvoir, béni de règle par lui-même.

Si aux *ἐγκαινία* il prend place dans le char impérial, le basileus marchant à pied dans la mêlée², si on l'acclame avec le *πολλὰ ἔτη* des empereurs³, si un empereur doit être proclamé devant le chef de l'Église et le synode⁴, le patriarche est d'abord un modeste moine, dont la fortune peut être un lit de bois, une couverture de laine et un vêtement rapé⁵, un courtisan et un commensal des iconoclastes, dont il n'a fait que suivre, bon gré, mal gré, la direction. Le pouvoir laïc en plein mouvement de révolution religieuse exige de lui qu'il prête serment de la hauteur de l'ambon pour la nouvelle doctrine⁶. On vit à cette époque le patriarche Constantin mené à Sainte Sophie à force de coups et souffleté à chaque chef d'accusation porté contre lui⁷. Il parut au cirque, tondu, rasé, monté en dérision sur un âne. Ses restes insultés furent jetés dans la rue⁸. Un patriarcat sorti du monde des courtisans remplaça celui qui avait son origine dans les cellules des moines. L'histoire de Nicéphore et de Photius est

¹ Cinnamus, p. 251.

² Théophane, p. 338. Cf. *ibid.*, p. 352.

³ Théophylacte, p. 660.

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ *Ibid.*, p. 280.

⁶ Théophane, p. 675.

⁷ *Ibid.*, pp. 682—683.

⁸ *Ibid.*, p. 683. Cf. aussi pour le patriarche Anastase, Théophylacte, p. 648.

riche en exemples de cette immixtion brutale du pouvoir impérial dans la conduite de l'Église. Michel II alla jusqu'à improviser un patriarche de carnaval, Gryllus¹.

Seul, le Cérulaire, ayant soutenu Isaac Comnène, se considère comme créateur du basileus. Ce fut lui, et lui seul, qui osa proclamer qu'«entre la *ιερωσύνη*, son pouvoir sacré, et la *basileia*» «il n'y a pas de différence, ou presque pas», le premier dépassant même, en prestige, la seconde². Le chef de l'Église se chaussa de pourpre comme celui qu'il considérait son obligé et presque son inférieur. Mais peu après les Varègues de l'empereur le menaient à dos de mule au Proconnèse, et la mort seule le sauva d'une honteuse destitution³. Un laïc, le protovestiaire, le proèdre Constantin Lichoudès le remplaça. Et l'opinion publique, les lettrés en tête, fut contre celui qui se croyait «plus grand que tous les autres, ou que ne l'admettait son rang»⁴.

Il est très rare de voir des membres du clergé byzantin se tourner contre cet empereur qui en est de fait le chef, comme cet hiéromonaque Jean qui s'adresse en 1306 à Charles de Valois l'intitulant *ὕψηλότατος βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων κὺρ Κάρουλος*⁵.

Or, dans le moyen-âge latin il y a aussi, à côté de ces formes jamais vétustes, mais souvent inopérantes, un grand élément positif, de création sur la base des réalités dûment constituées. Il a donné à toutes les régions et pour toutes les races des formations nouvelles, voulues et maintenues par le peuple lui-même, qui est au fond l'élément décisif, malgré tous les brillants oripeaux d'une société supérieure d'un orgueil archaïque.

Dans les vallées comme dans les villes, aussitôt que le réceptacle géographique est là, l'organisation spontanée s'affirme et se prend au travail, de toute la force de ses éléments nouveaux, avec un admirable élan vers l'avenir, quel qu'il fût. Les cantons suisses de même que les clans écossais, les «judicatures» de Sardaigne et les *județe* roumains, les districts des *jueces* castillans, l'origine du *justicia* d'Aragon, les duchés de Venise et de Gênes, la vie municipale florissante sur la vallée du Pô et en Toscane en sont les manifestations si ressemblantes entre elles. Parfois il y a aussi le souvenir romain, mais dans la plupart des cas tout est absolument neuf, frais, plein d'un souriant avenir. On ne suit pas des ordres, on ne se soumet pas à des normes; tout

¹ Théophane continué, p. 200.

² *Ἱεροσύνης γὰρ καὶ βασιλείας τὸ διάφορον οὐδὲν ἢ καὶ ὀλίγον εἶναι, ἔλεγεν, ἐν δέ γε τοῖς τιμιωτέροις καὶ τὸ πλέον τάχα καὶ ἐρῆτιμον;* Cédreus-Skylitzès, II, p. 643.

³ *Ibid.*, p. 644.

⁴ *Μείζων ἢ κατὰ τὴν ἀξίαν ἐπὶ τῶν ὄλων;* Michel d'Attalie, p. 62.

⁵ Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, III, p. 244—245. Cf. *ibid.*, pp. 242—243. Un Constantin Ducas Limpédarès fait la même chose, dans une lettre à son *ἀδθέντης καὶ σὺν θεῷ βασιλεὺς Κωνσταντινουπόλεως καὶ πάσης Ῥωμανίας* (*ibid.*, pp. 242—243). Il est question aussi de la *κραταιὰ καὶ ἀγία κυρία καὶ δεσποίνη*, Catherine de Valois.

part d'une volonté libre qui donne l'action spontanée, le développement parfois inattendu. C'est par là que l'humanité européenne s'est régénérée et accrue.

Or Byzance a-t-elle ce phénomène spécial? Peut-on trouver dans ses limites des ligues de paysans, des associations de citoyens formant une bourgeoisie? Y sent-on là aussi le fourmillement des multitudes avides de montrer ce dont elles sont capables?

S'il s'agit de cette magnifique ville, qui est plus que le centre: la raison d'être de l'Empire, il faut dire résolument: non. De grandes choses s'y sont passées: après la perpétuation du système de l'ancienne Rome au V^e siècle, la «royauté» asiatique d'un Justinien, puis la domination des moines riches, maîtres des écoles et créateurs de la littérature courante, la furieuse attaque contre ces accapareurs qui veulent tout monopoliser, l'installation à coups d'épée du régime d'État, laïque, la fougue guerrière des récupérations au X^e et XI^e siècle, la brillante entrée en scène d'une espèce de chevalerie byzantine par les Comnènes, la contrefaçon de la basileia orthodoxe, de langue grecque, par les Latins, et, au bout de toutes ces révolutions et de ces retours à un passé plus ou moins éloigné, le patriarcalisme de nuance provinciale, simple et avare, des Paléologues revenus dans la ville sacrée des Grecs qui ont déjà leur caractère national. Il y a tout cela au cours de ces dix siècles pendant lesquelles la cité de Constantin, couronnant et résumant la vie de l'Empire, fit beaucoup de miracles, mais surtout celui de durer. Mais, si la plèbe demande continuellement à être nourrie et désennuyée, si elle acclame l'ascension des puissants et s'acharne contre leur déchéance, elle n'en reste pas moins une foule, crainte et méprisée, incapable de donner du nouveau et de l'imposer à un pouvoir qui finit toujours par la dompter. Le monde officiel s'oppose par principe à toute innovation, et celui d'en bas n'a pas même le courage de les proposer.

Il en est de même dans tous les grands centres qui ne sont pas des ports, dans toutes les villes principales de l'intérieur. L'ordre ancien s'y retrouve au XV^e siècle, avant la catastrophe finale, tout aussi bien qu'au V^e, quand la ville constantinienne se consolide à peine.

Mais, si la création médiévale n'est pas là, dans ce milieu des cités qui forment l'essence de Byzance elle-même, si la domination y est une réalité peu disposée aux changements, il n'en est pas ainsi, aussitôt que dans les villes il y a l'apport venu des vaisseaux d'Occident, de cet Occident qui a été pendant longtemps byzantin et qui a conservé quelque chose de cette domination disparue et aussitôt que dans la campagne on est dans ce domaine des autres races, de ces «réalités balkaniques» surtout, qui tiennent parfois de l'Empire, qui cherchent la plupart du temps à s'en détacher, qui y reviennent aussitôt que

l'impériale Byzance peut donner encore une offensive récupératrice, heureuse au moins en apparence.

II

On parle de colonies, comme si Venise et Gênes, Pise et Amalfi avaient représenté des territoires indépendants, agissant en Orient de par leur propre force, sans aucun lien et sans aucun appui, et comme si elles s'étaient installées à la suite de tout un déménagement guerrier s'imposant à l'ancien propriétaire évincé ou amené à composition.

Or, ce n'est pas le cas dans ce long procès d'infiltration économique, tendant peu à peu à toutes les substitutions et à toutes les exploitations.

Les Vénitiens, dont la ville se rassemble autour d'une immense église copiée sur les SS. Apôtres de Constantinople et dont les grandes familles, volontiers apparentées aux « Grecs » du Bosphore, sont charmées de porter des titres de noblesse « romaine » d'Orient, se sentent, plus que cela : se proclament, pour toujours se faire bien valoir, les « hommes de Sa Majesté l'empereur ». Venise dut exulter lorsque son duc épousa la fille d'Argyros, la soeur du futur empereur Romain¹. Les premières chroniques de la riche et magnifique cité le proclament. Et le chroniqueur byzantin affirme que cette façon de « nation » vénitienne fut réduite à la soumission : τὸ ἔθνος οὕτως ὑποποιοῦμενον, l'ἔθνος, pas un État. Et les Vénitiens eurent bien des privilèges, mais jamais des traités, et, lorsqu'ils se tournèrent contre l'Empire, Manuel Comnène les punit comme des rebelles².

Dans les privilèges du XII-e siècle pour Gênes le doge est intitulé homme lige de l'Empire, *λίγιος τῆς βασιλείας μου*³; c'est le *πιστότατος λίγιος* du basileus⁴. Toute la « gent latine », le *πᾶν λατινικὸν γένος*, est considéré de l'Académie Roumaine, I. *πιστῶς ἐκδοουλεύοντες*) du maître légitime de l'Orient⁵. Il faut faire cependant une exception pour les Catalans, les « habitants du pays de Barcelone, d'Aragon, de Catalogne, de Majorque, de Valence, de Tortose », etc. ; ceux-là sont « des territoires appartenant au très-haut roi d'Aragon et de Sicile » (1290)⁶. Il faut descendre jusqu'aux Paléologues pour que « le très-noble duc de Venise et maître de la Croatie, de la Dalmatie et d'autres pays et îles se trouvant sous son gouvernement » soit

¹ Cédrene-Skylitzès, II, p. 452.

² Voy. notre étude sur la politique vénitienne dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, I.

³ Miklosich et Müller, III, p. 1.

⁴ *Ibid.*, p. 2, No. I. Sur les rapports avec les Pisans, les *Πισσαῖοι*, *ibid.*, p. 3 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 25, No. V.

⁶ *Ibid.*, pp. 97—98. Cf. le No. suivant. Pour Narbonne c'est, naturellement, le même cas; *ibid.*, p. 120, No. XXVIII. Aux Florentins (p. 195 et suiv.) on écrit aussi d'une autre façon, comme aux Ragusains (p. 230 et suiv.).

considéré comme un chef d'État absolument distinct¹. Quand les écrivains byzantins parlent des progrès réalisés par le commerce des Génois, ils paraissent les considérer comme une partie intégrante de l'Empire. Ainsi lorsqu'ils les présentent faisant des achats chez « toutes les nations scythes au-delà de l'Ister »².

Quant aux Balcaniques, leur évolution a suivi absolument les mêmes lignes que celles des sociétés occidentales en pleine transformation féconde pendant cette belle époque d'innovation continuelle, de création non interrompue qu'on appelle à tort un « moyen-âge ». On a, dans cet autre domaine géographique aussi, des États nouveaux, formés sur une base romaine, par les envahisseurs, vite adaptés au nouveau milieu, bien supérieur; on a des cités qui, comme celles de la rive droite du Danube, dans le récit si circonstancié de Théophylacte Simokatta, conservent et sont prêtes à défendre leur autonomie devenue coutumière; des groupes de ruraux capables de proclamer, comme à l'époque de Vitalien, dépassé par un rival des ressources de Justinien, un empereur à eux, un bon et brave empereur latin, un simple soudard des camps; on a enfin des « Romanies » dont l'Empire s'est retiré sans être remplacé comme maître par un chef barbare, par un « seigneur » pour Byzance, par un « roi », bientôt aussi un « tzar » pour les siens³.

On range avec trop de facilité tout cela en dehors de Byzance. On voit dans ces régimes locaux, aux grands titres d'emprunt et de prétentive usurpation — car il n'y a pas dans ces « États » une seule formation vraiment originale —, la manifestation d'une époque si lointaine, où la tradition faisait la fonction que feront plus tard les idées, un sentiment national en marche, plus que cela: l'idée nationale elle-même réalisée. Par qui? Par un monde encore primitif, doucement patriarcal ou rudement guerrier, par des chefs politiques sans Cour, par des groupes urbains sans murs et sans organes de gouvernement, par des paysans ignares, pauvres agriculteurs ou pâtres errants, par toute une agglomération souvent polyethnique à laquelle manquent les lumières de tout enseignement, sauf celui, d'un caractère généralement chrétien, donc international, de sens plutôt « byzantin », du parvis, où enseignait, quand il était en état de le faire, ce pape dont le nom a été emprunté par les Slaves aux Romains.

De fait Byzance n'a jamais considéré ces régions autrement que comme des territoires occupés, dont elle espérait la prochaine délivrance, comme des provinces sujettes à une usurpation momentanée. Les noms de Bulgarie, de Serbie s'imposèrent assez tard et par suite de

¹ Miklosich et Müller, *suivr. cité*, III, p. 76 et suiv.

² *Ὅλα τῶν Σκυθῶν ὑπὲρ τὸν Ἰστρον παραλλὰς ἐστὶ χώρα*; Grégoras, III, p. 877.

³ Voy. notre second volume de *l'Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, Paris 1927.

l'usage, pénétrant avec difficulté dans le domaine des formules officielles. Quand, sous le «second empire» bulgare, dont les chefs sont considérés comme de simples «toparques», «gouverneurs locaux»¹, les Impériaux reprennent possession des territoires abandonnés, ils installent un ἄρχων πάσης δύσεως. Ce qui existe pour eux — et ils peuvent le dire enfin au moment du triomphe — c'est uniquement la δύσις, la «partie d'Occident», sans distinction nationale; et ce terme de δύσις passera, du reste, dans le langage diplomatique de ces souverains slaves eux-mêmes. On évite à tel point les dénominations de race qu'un «Bulgare» devenu gouverneur de Samos est intitulé uniquement «David celui d'Ochrida», Δαβίδ ὁ ἀπὸ Ἀκριδῶν².

Dans la Vie de Saint Nicéphore, les «Scythes» apparaissent comme ayant seulement des chefs, des οἰκείοι ἡγεμόνες, qu'ils renversent souvent, à la façon des barbares, des κύριοι³, des ἄρχοντες⁴. Un chef de ces intrus qu'on ne se décide pas à considérer autrement est un ἄρχων⁵, comme ceux de la «Russie» et ceux des «Turcs»⁶, même sous le brillant règne militaire de Siméon⁷. Il reste, aussi après l'impérial Siméon et les mariages byzantins, un ἀρχηγός. Sous le Porphyrogénète seul, par égard au caractère de «très chrétien», χριστιανικώτατος, du peuple, son chef devient aussi un desideratus, πεποθημένος βασιλεὺς⁸, terme qui sera employé par Bryennios⁹ pour Samuel lui-même, bien que «Scythe ou Mysien» de race¹⁰, mais dans ce dernier cas il s'agit d'un chroniqueur qui ne parle qu'en son propre nom, sans aucune mission officielle. Lors de la révolte de Joannice, qui se considère comme empereur — la race n'arien à faire dans ces ambitions —, comme empereur de toute l'orthodoxie et la «romanité» d'Orient, Choniate signale seulement sa proclamation comme basileus de la part de telle ville comme Démotika¹¹.

Pour les Serbes, le titre officiel est celui de chef, ἄρχων, de certains districts: Croatie, Canale, Travounie, Dioclée, «Moravie» et, en plus, des Serbes et des Zachloumiens¹². Un Milioutine, chef d'État depuis

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 447.

² *Ibid.*, p. 479.

³ *Ibid.*, p. 365.

⁴ Pp. 508—509 de l'édition Migne, C.

⁵ Chronique de Nicéphore, édition Migne, p. 9806. Ἄλλος δέ τις ἄρχων αὐτῶν, ὃν ὀνομάζουσι Καμπάγανος (Καν Παγάνος), p. 981. Mais telle vie de Saint (*Acta Sanctorum*, novembre, II¹, p. 346) parle de leurs βασιλεία, de leur résidence «impériale».

⁶ Ὁ πνευματικὸς πάππος τοῦ ἐκ Θεοῦ ἄρχοντος Βουλγαρίας; Cédrene-Skylitzès, p. 681.

⁷ Constantin le Porphyrogénète, *De caerimoniis*, pp. 690—691.

⁸ *Ibid.*, p. 690.

⁹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁰ *Ibid.*, p. 146.

¹¹ Choniate, p. 835.

¹² Théophane continué, p. 691.

longtemps consolidé, représentant d'une dynastie qui s'est ajoutée par mariage des princesses byzantines comme Eudocie et Simonide¹, n'est qu'un *κρατῶν*², au moment même où une fille de l'empereur va le trouver dans son pays «barbare», de «voleurs de chevaux». Le titre précis, donné par Cinnamus, d'*ἀρχίζουπάνος*, de grand-joupan, n'engage à aucune reconnaissance d'un État séparé³.

De leur côté, du reste, les Balcaniques ne se bornent pas à employer aux débuts de leur vie politique le grec de Byzance, lorsque leur situation géographique ne leur impose pas le latin de l'Adriatique. La proclamation comme Tzar de Siméon se fait non seulement sous les murs de Constantinople, où les guerriers recouverts d'or, d'argent et de fer n'avaient pas réussi à entrer, mais elle se fait «dans la langue des Rhomées», en grec: *ὡς βασιλέα εὐφρήμονν τῆ Ῥωμαίων φωνῆ*⁴.

Les «émirs» sarrasins, du reste, les chefs impériaux de la Perse, du Khorassan, de l'Égypte sont aussi considérés comme des sujets: *ὑποταγέντες* et *πάκτα ἀποστέλλοντες*, qui se déclarent eux-mêmes envers «leur empereur», son peuple, «les esclaves très-fidèles de l'autocrate» (*λαός σου καὶ δούλοι πιστότατοι τῆς αὐτοκρατορίας ὑμῶν*)⁵. La chancellerie byzantine daigne à peine les appeler «premiers conseillers et professeurs des Agarènes» (*πρωτοσύμβολοι καὶ διδάκτορες τῶν Ἀγαρηνῶν*), «premiers grands émirs» et «fils» de l'empereur⁶. Nicéphore sera reconnu par les Arabes vaincus comme «haut et grand empereur des Romains» (*ὑψηλός καὶ μέγας βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων*), ce qui suppose un certain hommage à son autorité suprême⁷. Le calife Yézid apparaît dans un récit hagiographique sans autre titre que celui de maître de la Syrie: *ὁ τότε τῆς Συριάδος γαίης κρατῶν*⁸.

Du reste, l'intangibilité théorique de l'Empire resta dans le patrimoine de ces Néo-Byzantins de l'Islam que furent les Turcs ottomans. On sait combien ils s'efforcèrent au XIX-e siècle, devant le mouvement séparatiste de leur sujets et vassaux chrétiens, de maintenir la conception qu'il n'y a que des provinces formant «partie intégrante» de leur Monarchie. Il fallut briser par la foi ce vieux mur d'enceinte commune qui tenait ensemble tout un monde hérité de Byzance.

Ajoutons en finissant qu'un moment est venu ensuite où le moyen-âge occidental, dont l'organisme sans éléments *extérieurs* est plus normal, s'imposa à l'Orient byzantin, par ses guerriers varègues,

¹ Voy. sur elles, le livre récent, en serbe, de M. Laskaris (thèse de Belgrade), *Byzantiské princeze u srednjevekovoj Srbiji*.

² Pachymère, p. 350.

³ Pp. 101—102.

⁴ Cédène-Skylitzès, p. 407.

⁵ *Ibid.* p. 684. Pour l'empire ils sont des *εὐγενεστάτοι* (*ibid.*).

⁶ En Grande Arménie: *περιφανέστατος πρόπος τῆς μεγάλης Ἀρμενίας καὶ πνευματικὸν ἡμῶν κέντρον*.

⁷ Théophane continué, pp. 682—683.

⁸ *Acta Sanctorum*, août, II, p. 435.

par ses aventuriers normands, créateurs de châteaux en Asie Mineure, par ses pèlerins souvent armés, par ses croisades et par ses alliances de famille. Byzance en devint dès l'époque des Comnènes toute francisée, et la chevalerie s'y installe avec son élan et son décor. Sans l'usurpation latine de 1204, qui créa des haines, sans cette retraite en Asie qui retrempe les Byzantins dans la vigoureuse vie rurale grecque, il y aurait eu, au lieu du patriarcalisme timide et rusé, résigné et intrigant des Paléologues, une fusion avec les modes occidentales qui aurait donné à l'«université» chrétienne un seul et un même aspect.

Il y a donc un moyen-âge byzantin. Mais pour en découvrir les caractères il faut regarder ailleurs que dans la cité impériale elle-même, d'apparence immobile. Italiens et Balcaniques en sont les bourgeois et les paysans des districts autonomes.

Et, comme, pour avoir ces deux éléments, il faut tarder jusqu'aux premières manifestations de Venise et à l'établissement des Bulgares, ce moyen-âge, préparé déjà par d'autres invasions et par des tâtonnements économiques, est en pleine éclosion vers le commencement du VIII-e siècle.

Il finira non seulement à la date où les Turcs créent la monarchie néo-byzantine de foi islamique, mais à celle où ces organismes se détachent de l'Empire pour vivre par eux-mêmes, à savoir sur leur propre territoire géographique et national — ce qui écarte les Assénides, pourtant des souverains d'une grandeur imposante, mais des aspirants à Byzance —, donc au XIV-e siècle. L'empire «rhoméo-serbe» de Douchane et les dehors occidentaux, chevaleresques des formations politiques locales de Serbes, un moment retenues sous le sceptre d'or de Byzance, mais façonné par l'Occident, du Tzar Étienne ne doivent pas tromper. C'est pour l'Orient byzantin ce qu'a été pour l'Occident de mode française la guerre de cent ans: le dernier retour offensif, extrêmement mouvementé et brillant, d'un monde qui, de fait, se meurt: les rayons d'un splendide couchant.

Avant et après, il y a l'État centralisé, inexorable envers toute liberté et toute spontanéité, la machine de gouvernement, aux ressorts d'une ubiquité parfaite, qui sait et peut tout: Rome orientale, au début, et, à la fin: Rome touranienne.



VERIFICAT
1957